

Titre original : *Angelo in Autostrada*

© 2010, Rouge Inside pour la présente édition

© 1997, Einaudi

Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon

www.rouge-inside.com

Roberto Piumini

L'Ange de l'autoroute

Traduit de l'italien par Lucie Moreno

R o u g e I n s i d e

1

La file de voitures s'insérait par brefs à-coups dans la porte 13. Je remarquai à peine le numéro, occupé, comme souvent dans l'attente indéfinie au péage d'autoroute, à regarder distraitement autour de moi, à me divertir d'actions minimales : petits grattages de nez ou, pire, effleurement de testicules ou autres...

Le numéro 13 verdoyait. Le 12 et le 14 aussi, les deux files d'à côté, brillaient de cette forte lumière verte, tandis que des X rouges clignotaient du 1 au 11 et du 15 au 19, en interdisant l'accès. Comme cela m'était déjà arrivé, je me demandai pourquoi ces trois portes, et pas les autres, étaient ouvertes : quelle mystérieuse cabale, quelle numérologie, quelle logique des flux était à l'origine de ce choix. Mais, comme toujours, je me désintéressai bien vite de la question.

La file était courte, cela ne m'incitait pas à d'envieuses comparaisons mentales avec la vitesse nettement plus élevée des deux autres files dans leur progression vers les portes numérotées. Malgré la lenteur

et la maladresse des automobilistes qui me précédaient, je n'allais passer que trois ou quatre minutes ici. Je ne suis d'ailleurs pas de ceux dont la sérénité est troublée par ce genre de retards.

À droite, à l'extrémité de mon champ de vision, sur le bord d'une route secondaire longeant la barrière d'autoroute, se trouvait un grand panneau publicitaire ; transgressant ou ignorant les règles, il avait sans nul doute été mis là pour être perçu et ruminé par les automobilistes qui étaient patiemment embouteillés devant le péage, plutôt que par ceux de la départementale. De tous les mots de l'affiche, celui qui ressortait le plus – par la couleur et le caractère employés – était le mot « ange ».

J'avancai d'une place. Il était d'ailleurs difficile de comprendre pourquoi les automobilistes de la file 13 étaient si lents puisqu'il suffisait de prendre son ticket. J'avais probablement été optimiste en ne calculant que trois minutes d'attente.

Le panneau publicitaire était encore en vue. Le mot « ange » faisait partie de ces jeux de mots poussifs par lesquels la publicité singe la poésie : un de ces petits trucs sémantiques qui séduisent l'esprit et l'imagination avec la vulgarité déprimée des putes aguichant le

désir. Ce n'était pas ce petit jeu obscène qui m'avait attiré, mais le mot « ange » lui-même. Je me mis, passe-temps superficiel, à considérer combien l'image traditionnelle des anges était odieuse, avec leur bisexualité cireuse...

Je fis avancer la voiture, réfléchissant vaguement à l'apparence que pouvait vraiment avoir un ange. Je me posais la question sans réelle passion, par simple petit jeu solitaire, divertissement dont je fus détourné par la nécessité de freiner. L'automobiliste devant moi avait en effet cessé d'avancer sans raison apparente. Je le vis se contracter, se voûter, semblable à un avare bruegélien, comptant sa monnaie dans sa main gauche. Mais que faisait-il donc ? Il n'y avait aucun paiement à effectuer : il suffisait de retirer le ticket. Je chargeai le klaxon, sèchement, de l'avertir du problème. Il me lança un coup d'œil à la fois effrayé et hargneux dans le rétroviseur, puis fit avancer sa voiture. Peut-être s'aperçut-il alors de son erreur. Honteux, il régla le rétroviseur de manière à ne pas avoir à rencontrer mon regard ni supporter ma magnanimité.

J'étais encore précédé par cinq ou six voitures.

Le paysage était à présent bouché sur la droite. Je regardai à gauche. À la hauteur de la proue ronde et

métallique délimitant les espaces entre les différentes entrées – entre la porte 11, fermée, et la 12, ouverte – se tenait une jeune fille aux longs cheveux noirs, vêtue d'un petit blouson et d'un jean, le visage pâle et le regard altier, suspendu. Je ne l'avais pas remarquée auparavant. Peut-être n'avais-je même pas regardé de ce côté-là.

Étrangement, elle ne regardait pas les voitures alignées vers la porte 12, mais celles de ma file. Et même, elle paraissait regarder dans ma direction.

Comme si elle avait soudain décidé qu'aucun des conducteurs de la file 12 ne la prendrait en stop, elle traversa et s'arrêta près de la file 13, tout en continuant à regarder dans ma direction plutôt que vers les voitures proches. Elle ne faisait aucun signe. Elle attendait, observant.

Importuné par cette possible sollicitation, je détournai le regard. J'espérai qu'elle finisse ainsi par disparaître. Je me souhaitai, non sans un certain embarras, que l'un des automobilistes devant moi l'accueille à son bord. Après tout, cela ne devait pas être si difficile pour une fille comme elle d'être prise en stop. Non par l'imbécile devant moi, celui qui cherchait la monnaie dont il n'avait pas besoin, mais par le genre de

type qui le précédait, au volant d'une voiture de sport rouge. Je voyais sa chevelure gominée, son petit col arrogant : vraiment pas le genre à laisser passer une autostoppeuse aux longs cheveux noirs...

Moi, contrairement à lui, je respecte généralement les règles. L'autostop est interdit sur l'autoroute. De toute façon, je n'accueillerais une inconnue dans ma voiture que si je la voyais blessée ou menacée. La règle interdisant de prendre des autostoppeurs correspond parfaitement à ma nature, à mes habitudes : je n'ai aucune difficulté à la suivre.

Mais le type de devant, le don juan dans sa voiture rouge, ne semblait pas avoir aperçu la fille, qui était pourtant à moins de trois mètres de lui. Distrait, le regard vague, il se curait l'espace entre les molaires avec l'ongle du petit doigt, occupation particulièrement inappropriée aux séductions de passage... Pourquoi ne se manifestait-il pas ? Pourquoi ne cherchait-il pas à attirer son attention ? J'imaginai qu'il se pencherait pour lui proposer de monter à bord de son carrosse putassier.

Il ne restait que lui et le crétin de devant entre la fille et moi. Lorsque je vis la voiture rouge passer derrière l'ombre de la porte 13 et repartir au quart de

tour après un bref arrêt indifférent près de la fille, je me perdis en conjectures sur la sexualité du conducteur. J'espérai que l'autre, malgré sa maladresse, se montrerait plus entreprenant. Je ne voulais pas, en passant devant elle, refuser à mon tour la requête muette de l'inconnue. Cette présence intrusive au bord de la route, irrégulière sollicitation, m'irritait. Cela m'agaçait d'avoir à l'ignorer, de devoir me montrer indifférent.

Je ne pouvais pas ne pas la voir : elle était maintenant à trois mètres de moi. Et elle me regardait.

Je lui jetai un coup d'œil par-dessous une main occupée à gratter des démangeaisons imaginaires. Sa beauté me frappa comme une insulte. Ce que j'avais pris de loin pour de la pâleur, était une teinte lactée, lumineuse. De très grands yeux, des pupilles chargées de lumière. Un nez, tel un camée parfaitement poli. La bouche, à peine éclose en un geste qui avait la douceur d'un sourire sans en avoir la forme, était d'un rouge splendide : une tendre fleur. Son cou, un délice de courbes. Ses mains, l'une posée avec une belle indolence sur sa ceinture en cuir, l'autre libre le long de sa hanche, étaient douces, fines, très blanches, élégamment dessinées, à vous faire tourner la tête.

La gorge nouée par une sourde angoisse, je pensai que, contrairement à l'homophile de la sportive rouge, le conducteur qui me précédait ne pourrait ignorer cette grâce, cette lumineuse beauté, quand bien même aurait-il été évêque. Mais, au contraire, il prit lui aussi son ticket – avec une maladresse prévisible – et s'en alla sans même la voir. Mais elle ne l'avait pas regardé, tandis qu'elle m'observait, moi.

Je restai bloqué, interdit, à trois mètres de la porte 13. Maintenant, plus que le respect des règles, c'est l'excès même de cette beauté qui m'empêchait d'accueillir la voyageuse : si la beauté est promesse de fidélité, comme on dit, trop de promesses ne peut qu'engendrer déception et souffrance.

Telles les âmes tristes se pressant sur les rives de l'Ades, l'automobiliste se voit concéder peu de temps par celui qui le suit : la voiture derrière moi klaxonna furieusement, me priant ainsi de me dépêcher, de me grouiller, ou alors de disparaître, encombrant connard.

Je me remis donc en route, profitant de cette brusque sollicitation pour éviter son regard, sa présence et sa requête. Pourtant, elle me regardait encore, sans un geste, sans le moindre signe. Je passai devant elle, freinant à la hauteur du distributeur puis, la bouche

serrée, je donnai un coup de poing sur le bouton, m'emparai du ticket que je jetai sur le siège avant de repartir en trombe. Je ne la vis pas dans le rétroviseur ni ne parvins à voir son visage derrière moi lorsque, m'éloignant, mon champ de vision s'élargit.

Je relâchai un peu la pression sur l'accélérateur. Dans le rétroviseur, je vis grandir de manière effrayante la silhouette de la voiture qui me suivait au péage, celle qui m'avait réveillé tout à l'heure en klaxonnant et qui me faisait maintenant un violent appel de phares, car le mépris est grand pour celui qui, après l'attente, ne se met pas à « dévorer la route ».

Je me rabattis sur la file de droite, étourdi. Je vis à peine le bref coup d'œil, crachat du regard, que l'automobiliste me lança tout en me doublant.

2

Je conduisis, distrait, nerveux, pendant une dizaine de minutes. J'essayais d'éloigner cet évènement de mon esprit. Je le considérais comme minuscule, idiot, insignifiant. Je tentais de me distraire par d'autres réflexions, d'autres sensations. Il me parut opportun d'interrompre un peu le voyage, de m'arrêter à la première station service, bien que je sois parti depuis moins d'une demi-heure. Un café ne modifie pas seulement le goût de salive, il aide parfois à se changer les idées.

Après le café, je remontai dans ma voiture. Puisque le réservoir était plein, j'évitai les pompes, la molle invitation dans les yeux des employés de la station service. Me dirigeant lentement vers la sortie, je la revis soudain au début du virage qui menait à l'autoroute. Elle était dans la même position que lorsque je l'avais remarquée à la barrière, une demi-heure plus tôt. Comme tout à l'heure, elle me regardait sans le moindre signe. Tandis que, confus, je poursuivais ma route, j'inclinai juste un peu la tête pour élargir

mon champ de vision et mieux contempler sa chevelure sombre.

Mon cœur se mit à battre violemment. J'accélérai et la doublai, les deux mains serrées sur le volant, le visage grimaçant dans l'espace clos et inerte de ma voiture. En tournant, je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur mais ne la vis pas. Je me retournai : elle était là, tournée vers ma fuite, m'observant.

Je regardai à nouveau devant moi, mais cette distraction m'avait légèrement dévié de ma trajectoire. J'entendis le klaxon strident d'un camion qui se dirigeait sur moi, fatal. Instinctivement, je me rabattis sur la voie d'insertion. De grandes roues noires tourbillonnèrent sur ma gauche, et le klaxon lugubre du camion me lança une insulte grave, longue, sans appel.

Je m'aperçus que j'étais encore en troisième. J'enclenchai la quatrième et la voiture cessa de vibrer. J'entrai avec une grande prudence sur la voie de droite, à vitesse réduite, pour laisser s'éloigner le camion et la peur. Puis je roulai un long moment à la vitesse minimale autorisée, refoulant de ma mémoire cette nouvelle rencontre, ma seconde lâcheté.

Tout filait d'un côté et de l'autre, faisant perdre leur réalité aux paysages, aux arbres, aux villages, aux

maisons. Dans ce pseudo-monde filant, tout était théâtralité, inconsistance. Cette terre ne se parcourait pas à pied, ne se touchait ni ne se sentait : elle n'était que la trame en négatif, la mesure passive de ma vitesse. Ce qui l'était plus encore, c'étaient les viaducs qui enjambaient, de temps en temps, la parfaite piste d'asphalte. Que reliaient-ils ? Quelles choses réelles, importantes, pouvaient les traverser ? Le tracteur, lente silhouette qui s'avavançait sur le pont rigide, n'était qu'un élément scénique : il ne portait ni vrai matériel, ni vrai poids, ni âme libre et vivante. Il n'était pas parti d'une véritable maison, et ne se dirigeait pas vers un endroit réel. Sa fonction était de se montrer à ceux qui voyageaient sur l'autoroute, en tant qu'élément pictural, comme une altérité lasse et mélancolique. Et les vieux ou les enfants qui y passaient parfois, qui s'agrippaient aux grillages, n'étaient que des âmes chétives, exclues, prisonnières de l'immobilité. Muettes, elles regardaient l'espace impérial de l'autoroute, gorgé d'énergie et de vitesse.

Je divaguais. Je ne voulais pas penser à cela.

Le trafic était fluide, la vaste deux voies libre et dégagée. Le camion qui m'avait menacé et insulté avait désormais disparu pour toujours à l'horizon.

Je ne voulais pas repenser à elle, me demander pourquoi elle était là, m'observant encore, pourquoi elle m'attendait. Je ne voulais pas revoir son image.

Je tentai de me distraire par un petit jeu cruel auquel je joue souvent sur l'autoroute : calculer la probabilité de collision entre ma voiture et les véhicules qui, lents ou rapides, traversent le viaduc. Dans une sorte de roulette russe mentale, j'évaluais avec un instinct cinétique si ma route pouvait croiser celle du véhicule. L'impact virtuel était souvent évité car j'accélérais pour passer à toute vitesse juste avant, ou juste après, ces terribles jouets. Je trichais parfois, ralentissant ou accélérant juste ce qu'il fallait pour éviter la collision. D'autres fois, le choc virtuel était inévitable : avec une extrême violence, bien que cinq mètres plus bas, je percutais le véhicule sur le viaduc. Un court instant, pris par le jeu, un éclair de véritable terreur me passait dans le dos. Ayant survécu, le désespoir instantané du mourant m'aveuglait, me laissait une sensation de vide, un vertige.

Je me lassai de ce jeu secret, de cette perverse plaisanterie : fantaisie géométrique et funeste dans laquelle des conducteurs, inconscients de ce jeu de destruction réciproque, étaient impliqués. Même les suicides prémédités ne se font pas à plusieurs.

Mais je ne voulais pas repenser à celle que j'avais revue, à celle que j'avais à nouveau rejetée. Je me mis à divaguer sur une disparition aussi radicale que soudaine de tous les automobilistes du monde qui laisserait le réseau autoroutier à mon entière disposition. Je m'imaginai, délire gratuit, me baladant sans fin parmi les craquelures naissantes de l'asphalte, sur des horizons délabrés et venteux, tel un pèlerin d'Apocalypse...

Une voiture me dépassa : la solitude cosmique était remise à plus tard. Aucune catastrophe ne m'avait élu Empereur ou Chevalier Unique des autoroutes... Puis surgit derrière moi une de ces motos très puissantes que pilotent de mystérieux guerriers en armure, sombres, brillants, impénétrables. Elle m'évita, s'éloigna et devint de plus en plus petite, projectile humain contre l'horizon.

Je m'aperçus que je surveillais les véhicules qui me dépassaient, la cherchant à leur bord. Si elle avait été prise, comme c'était probable, elle pouvait être dans n'importe quelle voiture que j'entrevois dans le rétroviseur, ou qui me dépassait. Je ralentis un peu mais ne vis son visage clair, ses cheveux noirs, dans aucune de celles qui filaient près de moi.

Le voyant d'essence s'alluma. Je voyageais maintenant depuis plus de deux heures. Un panneau annonça une aire d'autoroute à une dizaine de kilomètres. J'accélérai, doublant quelques-unes des voitures qui m'avaient dépassé. Je perçus le léger sentiment d'outrage, le léger ressentiment qui en provenait. Personne n'aime, dans la misérable arène de l'autoroute, être rattrapé et dépassé par celui qu'il a auparavant doublé. La rupture de l'imbécile hiérarchie des plus rapides est agaçante.

J'entrai vivement sur l'aire d'autoroute et me dirigeai directement vers les pompes à essence : je voulais simplement réapprovisionner le moteur, sans me perdre parmi les articles parfumés et mensongers de la cafétéria, ces impératives et gourmandes nullités.

Toutes les pompes étaient libres. Je m'arrêtai, commandai le plein, rangeai la clé du réservoir et, le coude appuyé à la fenêtre, me grattait l'oreille droite avec la main gauche, lorgnant derrière moi le défilement des litres et des liras. L'univers linéaire de l'autoroute se faisait facétieux dans ce bref tourbillon de machine à sous ; par ailleurs, il fallait bien contrôler – pensée persécutrice et névrotique – qu'il ne m'arnaquait pas d'un petit demi-litre de l'explosif bouillon...

Je payai mon dû et levai les yeux pour repartir. À la sortie de l'aire d'autoroute, dans la position exacte où je l'avais vue la fois précédente, je la revis soudain. L'analogie géométrique et formelle des espaces autoroutiers provoque-t-elle parfois d'artificiels déjà vus ? La tête me tournait. Je fermai les yeux, espérant qu'elle disparaîtrait. Mais elle était là. Pour la troisième fois, j'allais devoir m'approcher, passer sous son regard, ignorer son insistante beauté. Dans le court instant du démarrage, du départ, la mâchoire contractée, je me demandai comment elle pouvait être là. Je ne l'avais vue dans aucune des voitures qui m'avaient dépassé. Elle ne pouvait pourtant pas être arrivée autrement. Et même si elle avait échappé à mon contrôle, pourquoi ne continuait-elle pas le voyage avec la personne qui l'avait amenée ici ? Pourquoi voulait-elle changer de véhicule ? Nausée, rigidité, angoisse et malaise m'empêchaient de manœuvrer comme j'aurais dû. Je me dirigeais trop lentement vers la sortie. Elle fit, ou ne fit pas, un tout petit signe. Dans la paume rosée de sa main, fleur suspendue, je vis une requête, un salut. Peut-être le rêvai-je. Et à nouveau vinrent me heurter, de plus en plus proches, la douleur de sa beauté et son regard qui me prenaient aux tripes.

Je passai devant elle à vive allure, maladroit, faisant tousser la voiture. Dix mètres plus loin, je freinai. Je ne la vis pas dans le rétroviseur. Je me tournai avec violence : elle venait vers la voiture, tranquillement. Je ne m'étais pas arrêté pour l'accueillir ; je voulais seulement la revoir. Je tentai de repartir, essayai de remettre la première, mais elle était comme bloquée au niveau de l'embrayage. Déjà, après avoir effleuré le coffre, elle caressait la portière droite. Je sentis ce contact dans mon corps, intensément. Je capitulai. À l'instant où, vaincu, étourdi, je me penchai pour ouvrir la portière, la nausée qui m'avait assailli disparut : le flot d'un souffle apaisé et libre envahit ma poitrine, mon sang, mon âme.